

OUI au Non Faire



© Photo: univers.illustration

Chambres d'isolements, lits, pyjamas, contention, sois non consentis, obligation de soins, mesures sécuritaires, enfermement, restriction, privation, électrochocs : voici en peu de mots une grande partie de la réalité de nos hôpitaux psychiatriques. Appréhender la souffrance et les troubles dans nos établissements de soins nécessiteraient pourtant (si ce n'est plus) : une immense finesse, une polyvalence de savoirs faire et de savoir être, de l'imagination, de la créativité, du souffle, des innovations, une pensée sans cesse en mouvement s'ajustant intelligemment à l'inductible nécessité d'offrir des supports pour se dire en corps lorsque les mots n'en ont plus la force ou s'éparpillent, s'ajustant chaleureusement à la nécessité d'inscrire des soins au quotidien, dans la durée, la cohé-

rence et la continuité, au cœur de tous, au cœur d'un réseau pensant à l'après, à l'avant et élargissant le présent. Et puis finalement, être soignant, soigner l'être, prendre soin des soignants, soigner le soin : cela nécessiterait de refuser l'acceptable. Et ce, sans concession : être fondamentalement contre, ne pas avoir capitulé, résister à ce qui est demandé, désobéir, inventer. Les solutions de surface ou en urgence n'ont jamais soigné personne. Les solutions barbares détruisent insidieusement toute tentative de lien (humain). Pourtant, bon nombre (soignants et soignés confondus) réussissent à argumenter et à convaincre de l'efficacité des électrochocs, à tel point que la terrifiante violence de cette pratique relève de l'acceptable et du moins pire que (me quoi ?) A tel point qu'on écoute, médusé, les arguments : « C'est scientifiquement prouvé qu'un état de santé peut s'améliorer grâce aux électrochocs ». « Tout n'est pas tout blanc ou tout noir, tout dépend de l'accompagnement ». « J'en ai reçu, ça m'a réveillé et ça m'a fait du bien ». Electroconvulsivothérapie (ETC) ou sismothérapie, 70000 administrés chaque année sous anesthésie générale en France (chiffre certainement sous-estimé). Aucun patient ne perd actuellement ses dents pendant l'opération, auparavant oui, mais chacun peut être sujet par la suite à différents troubles (traumatismes, troubles vasculaires, troubles respiratoires, troubles de la mémoire, vomissements, allergies, chute, décès...) et les avis concernant ce « traitement » sont partagés. Difficile, non, impossible à entendre. La question n'est pas de savoir si un courant électrique modifie le cours d'une vie et comment, mais de savoir si chacun (soignants, soignés confondus) a suffisamment parcouru et éprouvé les paritions du possible dans le chant (champ) humain, pour réussir à s'arrêter là ? En d'autres termes : manquons-nous cruellement et à ce point d'imagination, d'engagement, d'implication ? Il n'est pourtant plus à prouver (cf. P. Pinel, L. Bonnafant, F. Basaglia, F. Guattari, G. Deleuze, J. Oury) que le soin, c'est une rencontre...



© Photo: univers.illustration

L'Atelier du Non Faire : alternative et contre pouvoir.

L'Atelier du Non Faire est un atelier libre d'expression fondé en 1983 par Christian Sabas (infirmier psychiatrique, peintre, musicien et auteur) dans le Pavillon 53 de l'hôpital psychiatrique de Maison-Blanche à Neuilly-sur-Seine. « Magnifique, déconcertant, troublant, étonnant, extraordinaire, fascinant » sont les mots des visiteurs et les visites sont nombreuses. La place du visiteur n'est pas celle du travailleur, ni celle de celui qui expérimente le Non Faire au quotidien. Christian Sabas dira : « J'ai fait le non. A l'époque, en 1975 dans le service, j'étais tout seul contre l'institution, c'était la guerre. Il y avait une attitude et un travail à faire pour border ce non, je ne pouvais pas regarder la folie, il fallait faire quelque chose, alors je l'ai fait passer. Je faisais autre chose avec les patients, j'avais mes tambours. Il fallait résister. » Une résistance sans relâche de cet infirmier qui refusa d'attacher les malades, d'injecter de force un traitement, donc de faire une partie de son travail d'infirmier. Le médecin chef à l'époque veut se débarrasser de lui et pourtant, il lui confie la responsabilité d'un pavillon désaffecté. De ce non naquit du faire : un philosophique paradoxe pour qui souhaite s'y plonger. 1200 mètres carrés investis entièrement au fil du temps, par les patients, par des infirmiers, par l'extérieur, par des tissus, des toiles, de la récupération, des couleurs, des pinceaux mouillés, des batteries, des guitares, des micros, un piano, des événements réguliers et permanents au dedans, en dehors, une puissante poésie, une porte toujours ouverte, à tous, une invitation à se débattre autant qu'à débattre collectivement de la question du soin ou de tout autre chose. Le Non Faire ne parle pas d'art mais de supports offerts, le Non Faire ne parle pas de thérapie d'ailleurs le Non Faire ne se parle pas mais se vit bien loin du « Jade baroudage des discours théoriques relatifs et fusibles » (Zouai Chebhi Mohamed Hassan). Le Non Faire offre un cadre immense de liberté : être malade, d'aller bien, de s'affronter, de ne rien faire, de laisser jaillir le désir, d'oer créer, de pouvoir se jeter, d'hurler dans un micro, de crier dans un tableau, ailleurs que dans une chambre d'isolement, ailleurs que nulle part. Un lieu hors de toute barbarie, une présence constante aussi, celle de Christian Sabas qui aura aimé et aime toujours « être là », qui dira d'ailleurs n'avoir rien fait d'autre « que d'être là », qui aura su insuffler suffisamment d'énergie pour qu'en trente ans, la question ne soit pas celle d'être malade ou pas, mais celle d'avoir envie de continuer et de continuer l'histoire, ou de s'en éloigner pour aller respirer ailleurs, ou de s'en inspirer sans recopier ni emprunter ni voler ni violer... l'intégrité. Une expérience certes singulière, qui pourtant nous invite chaque jour à revisiter les frontières posées (toutes les frontières) et qui pourrait, si on le voulait, être portuse d'une forme de soin complémentaire d'autres façons de faire, d'une manière universelle. Alors oui, l'atelier du Non Faire fut un lieu de soin et une mise à l'épreuve constante de la toute puissance médicale au sein même de l'hôpital psychiatrique de Maison-Blanche pendant trente ans et il continue aujourd'hui, en tant qu'association, d'être une proposition digne de ce nom, à l'extérieur de l'hôpital. Et non, l'électrochoc ne sera jamais un soin pour personne, mais une réponse inadmissible et désespérante au fait de respirer mal la vie qu'on nous propose. Si l'institution psychiatrique dérive difficilement les secrets de ses prétendus soins (coûts financiers, répercussions, effets secondaires, nombre de suicides) l'atelier du Non Faire gardera, lui, toujours, une porte ouverte pour communiquer, explorer, s'inventer et pour ne rien cacher de nos folies ordinaires et/ou extraordinaires.

Halary Aude



© Photo: univers.illustration

Facebook : www.facebook.com/LAtelierDuNonFaireAvecChristianSabas
Site web : www.atelierdunonfaire.com
Contact : contact@atelierdunonfaire.com

Pour plus d'informations :
Les électrochocs : Etat des lieux
par Khadija Benabdallah pour Action
Autonomie. Le collectif pour la défense des
droits en santé mentale de Montréal, Mai 2005

